

idées
reçues

La Révolution française



Jean-Clément Martin

idées
reçues

La Révolution française

idées
reçues

La Révolution française

Jean-Clément Martin

Histoire & Civilisations

Le Cavalier Bleu
EDITIONS

Jean-Clément Martin

Jean-Clément Martin est professeur à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne, et directeur de l'Institut d'histoire de la Révolution française. Il publie depuis plus de 25 ans sur la Contre-Révolution, la Révolution et la mémoire.

Du même auteur

- *La Révolution française, une histoire sociopolitique*, Belin, 2005
- *Violence et Révolution*, Le Seuil, Univers historique, 2006
- *La Vendée et la Révolution*, Perrin, Tempus, 2007
- Numéro de la *Documentation photographique* sur la Révolution française, 2007

La collection « Idées Reçues »

Les idées reçues sont tenaces. Nées du bon sens populaire ou de l'air du temps, elles figent en phrases caricaturales des opinions convenues. Sans dire leur origine, elles se répandent partout pour diffuser un « prêt-à-penser » collectif auquel il est difficile d'échapper...

Il ne s'agit pas ici d'établir un *Dictionnaire des idées reçues* contemporain, ni de s'insurger systématiquement contre les clichés et les « on-dit ». En les prenant pour point de départ, cette collection cherche à comprendre leur raison d'être, à déceler la part de vérité souvent cachée derrière leur formulation dogmatique, à les tenir à distance respectable pour offrir sur chacun des sujets traités une analyse nuancée des connaissances actuelles.

Vous souhaitez aller plus loin ? www.ideesrecues.net

RÉVOLUTION [REVɔlysʝ] – n. f. terme utilisé pendant un temps immémorial pour désigner la trajectoire des planètes et leurs « révolutions », qui les faisaient revenir à leur point de départ. Aujourd'hui, quelques-uns rappellent cet usage, avec ironie, à tous ceux qui ne connaissent que l'emploi du mot indiquant la rupture, violente, d'un équilibre politique. Ce ne fut qu'au XVIII^e siècle que le mot prit peu à peu cette dernière signification, apparue dès les années 1730-1750. Mais les révolutions décrites à ce moment-là renvoient encore à l'idée d'une mutation survenue dans des palais. Il fallut attendre la fin du XVIII^e siècle pour que les événements politiques européens marquent les esprits par leurs inventions inédites, et que la notion de révolution désigne dorénavant l'entrée dans l'inconnu et l'abandon du passé.

Il serait trop facile de penser que toutes les « révolutions » que nous désignons comme telles ont relevé de cette nouvelle définition. Bien au contraire, entre 1770 et 1789, la « Révolution américaine » se perçut comme une « guerre d'indépendance » (sa dénomination outre-atlantique) vis-à-vis d'un colonisateur ne respectant plus ses propres lois, au point que les principaux acteurs de la guerre déjà ouverte contre la puissance anglaise portèrent longtemps des toasts au roi d'Angleterre, dissocié, dans leurs convictions, des mauvais ministres qu'il fallait chasser. Lorsque la Révolution française s'engagea dans une voie d'emblée revendiquée comme un écart à la norme, trente ans s'étaient écoulés, et le pays avait profité des expériences américaine, hollandaise, genevoise, belge et même irlandaise, rarement citée. La distinction entre les deux révolutions, américaine et française, fut aussitôt comprise par l'Anglo-Irlandais Burke, dans ses *Réflexions sur la Révolution française*, écrites en 1790, qui les opposa l'une à l'autre.

Introduction	9
---------------------------	---

De quelques causes de la Révolution française

« C'est la faute à Voltaire. »	15
« La Révolution est fille de la misère. ».....	21
« Le roi et la reine sont responsables de la Révolution. »	25
« La Révolution française commence avec la prise de la Bastille. »	31

Des acteurs de la Révolution française

« Ce sont les hommes qui ont fait la Révolution. »	37
« Les campagnes ont mené la Contre-Révolution. »	41
« Robespierre fut le roi de la Révolution. »	47
« Le Directoire a fait échouer la Révolution. » ..	53
« Bonaparte a été le fossoyeur de la Révolution. »	59

Des condamnations de la Révolution française

« La Révolution française a fait table rase du passé. »	65
« La Révolution n'est qu'un système abstrait. » ..	71
« La Révolution a fait naître le libéralisme. »	77
« La Révolution est anti-religieuse. »	81
« La Terreur, c'est la quintessence de la Révolution. »	85
« La Révolution française a causé un génocide en Vendée. »	89

Les leçons de la Révolution française

« Il reste des Bastilles à prendre. »	97
« La Révolution française, c'est la plus grande révolution de tous les temps. »	103
« La Révolution française marque le début des temps modernes. »	109
« La Révolution est terminée. »	115

Conclusion	121
-------------------------	-----

Annexes

<i>Pour aller plus loin</i>	125
-----------------------------------	-----

Révolution française versus Révolution américaine

Entre respect des coutumes et du passé, et départ dans l'inconnu avec recours à la force, ces deux exemples sont devenus des types couramment employés dans les analyses, qui oublient que ni l'une ni l'autre ne répondirent jamais aux catégories dans lesquelles on les fit entrer. La Révolution française respecta plus les traditions que Burke ne le dit, et ne tomba pas dans la violence pour les raisons qu'il prédit ; l'américaine laissa se développer des actes de guerre importants, et s'engagea dans des injustices criantes, que la guerre civile du XIX^e siècle sanctionna. Les idées simples ayant toujours plus d'intérêt que les explications nuancées, l'opposition entre les deux Révolutions fut à l'origine de traditions de réflexion, et aussi d'actions. Ce fut dans la suite de la Révolution française que des militants continuèrent à agir, soit en en propageant des mots d'ordre et en essayant de la réaliser ailleurs, soit en dénonçant *urbi et orbi* les dévastations françaises et en bâtissant toutes les digues possibles, religieuses, intellectuelles et politiques, pour empêcher que la vague révolutionnaire ne vienne à nouveau balayer l'Europe. Le Congrès de Vienne et la naissance de la Sainte-Alliance jouèrent ainsi un rôle non négligeable dans la fixation mémorielle internationale qui voulut que la France ait été le seul pays responsable des atrocités dénoncées.

On sait la suite : même critiquée pour son échec, la « Révolution française » devint un modèle exportable dans le monde, de l'Amérique latine à la Chine, se copia elle-même en France en 1830, 1848, et 1870, et se transmuta en République française.

Introduction

Et si la Révolution française n'était, aujourd'hui, que des idées reçues impossibles à changer ? La question n'est pas seulement une provocation. Peut-on raisonnablement penser que la connaissance historique puisse changer quoi que ce soit à la mémoire qui « sait » que la Bastille a été une forteresse féodale prise par le peuple, que la mort de Louis XVI signifie la fin de la royauté, que les églises ont été dévastées, les nobles persécutés... La liste est longue de toutes ces certitudes héritées des conversations familiales, des plaisanteries collectives ou des manuels scolaires, qui fondent des jugements sur la Terreur, la Vendée, Robespierre... selon des appartenances familiales et régionales. L'exemple de Charlotte Corday, sainte dans les traditions historiographiques anglo-américaines, devenue héros de manga au Japon, est un de ces cas limites, où quoi que l'historien fasse, quels que soient les textes qu'il étudie, les preuves qu'il accumule, les légendes qu'il pourfend vaillamment et inutilement, rien ne changera, au moins de son vivant. L'historiographie de la Révolution possède d'innombrables érudits qui se sont attaqués, chacun à leur tour, aux racontars et aux mensonges, aux inventions et aux oublis, avec d'ailleurs plus ou moins de bonne foi. Qui ont-ils convaincu sinon les convaincus d'avance, partisans de leurs idées, amis de leurs amis et ennemis de tous les autres ?

Alors pourquoi enfourcher Rossinante encore une fois, bonne vieille bourrique, s'armer de son ordinateur pour abattre quelques moulins à vent, comme si le progrès pouvait changer les choses, alors que la bêtise va, elle aussi, à la vitesse de l'électronique ?

Peut-être par habitude, peut-être aussi par secret espoir, que quelques lecteurs, quand même, puis d'autres, et encore d'autres... finiront par propager LA vérité. Plus simplement, parce qu'il faut bien le faire. L'histoire n'existe que dans la réécriture permanente des événements importants du passé. L'historien ne diffère pas, de ce point de vue, du concertiste qui reprend, une fois de plus, la sonate déjà jouée des milliers de fois, et qui la donne pendant quelques minutes devant quelques personnes. Du moins, a-t-il assuré la pérennité de la chaîne du savoir, et renforcé le lien social fondé sur la mémoire.

C'est dans cet esprit que les pages suivantes ont été écrites. Elles participent de cet appel au lecteur, qui est le propre du livre et de la lecture. À chacun de s'approprier le savoir, et de se forger lui-même son idée à partir des morceaux qui lui sont livrés, et qu'il pourra découper à sa guise. L'histoire n'est pas autre chose que ce « charcutage » continu, selon les besoins immédiats, de la « chair » laissée par les générations précédentes, et que l'ogre historien sert à ses convives. Le cas de la Révolution française est évidemment exceptionnel en France. Il est, qu'on le veuille ou non, le moment clé de l'histoire nationale. Que les idées et les principes, les faits et les personnages soient peu ou mal connus, que nos mœurs et nos politiques se soient éloignées définitivement des horizons ouverts entre 1789 et 1799 est assuré ; reste que nos imaginations sont marquées par des mots, comme les fossiles marquent les couches géologiques, ou mieux comme les routes et les villes de l'Antiquité continuent d'orienter nos pas. Le sol a été remanié et les ruines empilées les unes sur les autres, il est pourtant facile de repérer le cardo et le decumanus qui se croisent encore dans les centres de nos principales villes. Celles-ci se sont le plus souvent développées

dans les nœuds de communication les plus fréquentés, et les identités régionales suivent encore les délimitations des provinces romaines. N'importe quel « radio-trottoir » montrerait que « l'homme de la rue » serait incapable de vérifier ces évidences. L'ignorance n'enlève rien à la permanence du passé. Il serait facile de prouver que l'ignorance même consacre le passé, surtout lorsque celui-ci est fondateur et relève véritablement du sacré. Il s'agit bien de cela à propos de la Révolution française. Rupture éclatante dans les temps historiques, réservoir d'exemples glorieux ou regrettables, source de méditations et réservoir inépuisable de fantasmes, les clichés relatifs à la période sont bien plus vivants que les connaissances scientifiques.

Ce que ces pages veulent faire, c'est simplement gratter un peu des palimpsestes, graffitis, colles, recouvrant quelques événements et processus appartenant à la Révolution française, pour raviver des couleurs, inciter à regarder de près ce qui semble si banal qu'on ne le voit qu'à peine. Ensuite, chacun pensera ce que bon lui semble.

”

**DE QUELQUES CAUSES
DE LA RÉVOLUTION
FRANÇAISE**

C'est Voltaire qui conduit l'armée philosophique.

Taine, *Les Origines de la France contemporaine*, 1875-1893

Qu'une des plus vieilles monarchies d'Europe, en tout cas la plus administrée et à la tête du plus grand pays (Russie exceptée), disparaisse en quelques mois a surpris les contemporains, et continue à intriguer les historiens. Parmi les causes possibles, une des premières fut de penser que les complots d'ennemis de la royauté et de la France avaient miné le sol : en premier lieu, on cite les « philosophes ». Voltaire, anticlérical et frondeur, Rousseau, promoteur de la démocratie populaire, furent, et demeurent parmi les principaux accusés et avec eux, tous ceux qui jouèrent des rôles dans l'affaiblissement de la monarchie : de Diderot, l'encyclopédiste, à Helvétius, l'athée sceptique, en passant par Mirabeau, le libertin indélicat. Nul n'oublie de dire que les livres « philosophiques » désignent à l'époque les ouvrages libérés des préceptes religieux, critiques vis-à-vis des lois traditionnelles et des mœurs ordinaires, et aussi des romans grivois, voire pornographiques, participant aussi de cette remise en cause de l'ordre monarchique et divin. Tout se tient, les philosophes, partisans des Lumières, ont ébranlé les certitudes politiques et religieuses, provoqué des mécontentements, donné des raisons d'agir à des lettrés frustrés de ne pas trouver de places correspondantes à leurs savoirs – et à leurs ambitions. Enfin, ils ont libéré les pulsions les plus mauvaises, conduisant aux carnages qui se déroulèrent par la suite.

La thèse date de la Révolution elle-même. Le paradoxe tient au fait que les révolutionnaires ont eux-mêmes contribué à la création du mythe qui les fait descendre des philosophes, rencontrant sur ce point leurs adversaires. La légende a été reprise d'une façon ou d'une autre pendant les siècles suivants, et se trouve souvent sous une forme discrète mais bien réelle dans les manuels scolaires : la contestation des Lumières précédant la Révolution. Il est certain qu'une partie des idées émises par les « philosophes » a été appliquée après 1789. Les réformes fiscales, l'instauration d'une constitution, la représentation politique, mais aussi la possibilité du divorce, ou encore la mise en place de la république et la séparation de l'Église et de l'État... avaient été débattues dans le cours du XVIII^e siècle et fait l'objet de romans, de traités philosophiques, ou de pamphlets. La Cour elle-même était convaincue qu'il fallait centraliser l'administration et la rationaliser, supprimer des « privilèges » comme la disparité des impôts selon les régions et entre les ordres. La réforme lancée brutalement par Louis XV en 1771, puis l'introduction de la liberté de la circulation des grains par Turgot pendant le règne de Louis XVI en 1775 relèvent de cet état d'esprit, comme l'essai d'assemblées provinciales et la suppression de la torture préalable en 1788. Ces initiatives avaient soulevé une partie de l'opinion contre le roi, jusqu'à provoquer des émeutes en 1775-1776.

Reste que la contribution des « philosophes » à ces débats n'est pas simple à établir. D'autant qu'il est vain de chercher une unité. Voltaire est plutôt partisan d'un despotisme éclairé, loin de Rousseau, favorable aux petites démocraties et à l'expression de la volonté générale. Ce dernier donne une importance considérable à l'expression des sentiments, quand Condorcet

rationalise les relations humaines. Pire, la Révolution naît également dans la suite des débats lancés par les « lumières catholiques », illustrées notamment par l'abbé Lamourette, ou l'abbé Fauchet, ou encore, dans un autre registre, par l'abbé Grégoire. Pour ces clercs, le message du Christ impose des réformes sociales et mentales, et permet de trouver les fondements mêmes de toute société. Nombre de clercs appartiennent pour ces raisons aux loges maçonniques, qui couvrent le territoire de leurs réseaux de sociabilité.

L'existence d'une importante opposition aux thèses des philosophes mérite aussi d'être soulignée. Ils ne disposent pas, loin s'en faut, de l'adhésion sans réserve de l'opinion éclairée de leur temps. Si Voltaire, Rousseau et Diderot sont passés à la postérité, leur siècle lit attentivement les auteurs qui les récuse comme Nonnotte, Fréron, l'abbé Barruel ou le juriste Muyart de Vouglans, qui s'oppose aux analyses de Beccaria. Ces courants ne sont pas marginaux, ils ont l'appui de nombre de parlementaires et de nobles, et contribuent à donner une tradition de pensée qui va influencer les opposants à la Révolution. Barruel est exemplaire en ce sens. Pourfendeur résolu des idées philosophiques, condamnant déjà l'introduction du divorce avant 1789 comme attentatoire à la hiérarchie divine et sociale, il est l'un des premiers à dénoncer les complots des philosophes et des francs-maçons dans les événements de 1789, ce qu'il prolonge ensuite par des études, célèbres dans l'Europe entière, qui voient la machination jacobine à l'œuvre dans les révolutions. Cette pensée contribue fortement à unifier les « philosophes » comme responsables de « la Révolution » plus encore que les faits eux-mêmes.

Il serait toutefois illusoire de penser que les révolu-

tionnaires de 1789 vont suivre les leçons des philosophes. Certes, les restes de Voltaire et de Rousseau sont l'objet d'une panthéonisation, mais le principe de représentation que Rousseau condamnait est précisément celui retenu pour gouverner le pays. Pire, l'abbé Raynal, dont le succès avait tenu à sa dénonciation de la traite des Noirs, et dont l'influence était considérable, est sévèrement critiqué par les députés, dont Robespierre, lorsqu'il exprime ses réserves sur les événements de 1789 et 1790. Globalement, les derniers « philosophes » sont rapidement en décalage devant l'orientation politique du pays, contraints au silence, comme Morellet, ou poursuivis, comme Condorcet. L'hétérogénéité des Lumières avait accueilli également des penseurs proches d'un spiritualisme touchant au mysticisme ou à l'occultisme. Ceux-ci comme Bergasse, mais aussi comme Maistre, franc-maçon dans sa Savoie réformatrice, se retrouvent bientôt dans la Contre-Révolution, et éventuellement dans l'exil. Le mépris des révolutionnaires, après 1792, pour tous ceux qui avaient participé aux « salons », et la volonté d'instituer une éducation politique plutôt qu'une instruction purement scientifique, attestent également de la distance prise radicalement entre les philosophes et les hommes au pouvoir dans les années 1792-1794. Les philosophes partisans des Lumières dans les pays voisins rompent pour la quasi-totalité avec la France, estimant que la violence politique ruine les réformes inspirées des seules Lumières. Kant adopte une position complexe : contestant radicalement la justesse de la condamnation du roi, il estime cependant que la « terreur » ne doit pas faire nier l'importance de l'enthousiasme né du mouvement révolutionnaire, qui crée les conditions du progrès historique. Sa position demeure isolée. En France, après 1795, une partie des philosophes essaie de faire

trionpher des idées de progrès et de rationalité scientifique dans le pays. Mais ces idéologues, ainsi qu'ils sont nommés, sont minoritaires et accusés d'avoir été partisans de la « terreur ».

Que cela soit faux importe peu. Encore aujourd'hui, le lien entre volonté rationalisatrice et violence révolutionnaire est fait naturellement, et il ne sera pas rompu demain dans les consciences.

Ces foutus curés qui ont fait la Révolution

C'est ainsi que les trois curés du Poitou qui se sont ralliés les premiers au Tiers État ont été qualifiés, et à raison. Ils ont bravé leur ordre et rompu l'unité du clergé aggravant la crise. Cependant, il convient de ne pas oublier d'une part que le clergé est profondément divisé en 1789, entre nobles et roturiers, riches évêques et abbés contre pauvres curés, sans oublier les très pauvres vicaires, et d'autre part que les querelles doctrinales et pastorales sont profondes. Un exemple est donné par Grégoire, curé d'une paroisse de Lorraine, porte-parole de tous ces clercs d'origine modeste, attaché à un christianisme inspiré de l'Église primitive, hostile aux pouvoirs épiscopaux, partisan d'une religion plutôt austère et personnelle. Il ne faut donc pas considérer la fracture factuelle de juin 1789 comme fondatrice ; elle n'a fait que révéler les lignes de faille qui affaiblissaient le « premier ordre » de la nation. Il faut rappeler également que le roi et Necker avaient, délibérément, favorisé les élections du plus grand nombre possibles de curés pour ruiner le pouvoir des évêques, avec lesquels ils étaient en désaccord à propos de la somme que le clergé devait à l'État comme impôt. Qui sème le vent, récolte la tempête.

Patrick Garcia, *Le Bicentenaire de la Révolution française*, CNRS, 2000. Parce que l'histoire dépend de l'insertion des historiens dans leur époque.

« **La Révolution est terminée.** » : Michel Biard (dir.), *Terminée la Révolution ?* Les amis du vieux Calais, 2002. Jean-Paul Bertaud (dir.), *Terminer la Révolution ?*, musée de l'Armée, Économica, 2001. Pour aborder une question sans réponse définitive.

